

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2005

FILIÈRES MP ET PC

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.

Science et progrès

Notre société semble saisie par une nouvelle passion : la peur comme figure jusqu'alors inédite du lien social. C'est sans doute la question du nucléaire qui a ouvert le processus, du seul fait qu'elle entremêlait de façon inextricable l'idée d'une révolution scientifique majeure, celle d'une ressource énergétique considérable et aussi celle d'une formidable puissance de mort. Depuis, les controverses se sont intensifiées, diverses dans leur nature, différentes dans leurs enjeux, à l'occasion des OGM, de la crise de la vache folle, des débats sur le clonage, des révélations sur les changements climatiques : tout se passe désormais comme si les avancées accomplies dans l'étendue des savoirs ou la puissance des techniques devaient se payer, à chaque fois, de risques accrus, d'ordre sanitaire, environnemental ou encore symbolique, qui alimentent à leur tour l'inquiétude et la défiance.

Pour se convaincre de la nouveauté et de l'ampleur du phénomène, il suffit de mesurer la distance – en vérité astronomique – qui nous sépare des premiers temps démocratiques. Face au tremblement de terre qui dévasta Lisbonne en 1755 et fit plusieurs milliers de morts, la réaction des meilleurs esprits de l'époque fut unanime et confiante : grâce aux futurs progrès des sciences et des techniques, une telle catastrophe pourrait, à l'avenir, être évitée. La géologie, les mathématiques et la physique permettraient de prévoir et même de prévenir les malheurs que la nature inflige si cruellement aux hommes. Bref, la science, plus exactement *les sciences* et leur périphérie allaient nous sauver des tyrannies de la matière brute. Le postulat était le suivant : l'accumulation des connaissances scientifiques ne peut qu'augmenter le nombre des réalisations techniques et industrielles, lesquelles ne peuvent que déboucher sur une amélioration générale de la condition humaine, voire sur le bonheur en personne. Cette doctrine a fini par devenir un véritable catéchisme, dont les premiers théoriciens ont été Descartes, Bacon, Condorcet – Comte, Spencer ou Renan prenant le relais. Au cours du XIX^e siècle, les résultats de la science devenant rapidement très spectaculaires, l'idée germa que les pouvoirs croisés de la science, de l'instruction et du commerce conduiraient à l'âge d'or du genre humain, dont Saint-Simon, curieusement déguisé en Madame Soleil, prédisait (en 1814) l'arrivée à échéance de quelques générations. Ainsi l'idée de progrès en vint-elle à supplanter l'idée de salut, et à faire de l'avenir le refuge de l'espoir.

Aujourd'hui, changement de décor. D'abord, le futur inquiète : nous sommes assaillis par la crainte de ce qu'il adviendra après nous. Mieux, par un remords anticipateur à l'égard de ce qui pourrait se produire. On rétorquera que l'avenir a toujours fait peur, mais il y a une différence essentielle : l'avenir nous inquiétait hier parce que nous étions impuissants, il nous effraie aujourd'hui par les conséquences de nos actes, que nous n'avons pas les moyens de discerner. Lucides, nous sentons que notre maîtrise des choses est à la fois démesurée et incomplète : suffisante pour que nous ayons conscience de faire l'histoire, insuffisante pour que nous sachions quelle histoire nous sommes *effectivement* en train de faire.

Ensuite, alors même que la société moderne a accédé à un niveau de sécurité qui n'a pas son pareil dans l'histoire, elle se reconnaît volontiers comme « la société du risque ». Tout y est pensé sous l'angle de la menace. Selon certains commentateurs, nous serions même entrés de plain-pied dans ce qu'ils appellent « le temps des catastrophes ». Pareil « air du temps » n'est pas sans effet sur nos réactions : à chaque fois qu'une innovation scientifique ou technique s'annonce, nous nous empressons de dresser la liste des dangers potentiels que cette innovation pourrait induire, quand bien même ces risques seraient très faibles. Serions-nous devenus hyperangoissés ? Nous exigeons en tout cas le service parfait, le « zéro défaut », la technologie silencieuse, propre, sobre, économe, sans aucun effet négatif. Or l'ingénieur sait qu'il ne peut fournir tout cela à la fois. D'ailleurs, personne ne le peut.

Enfin, c'est à tout prendre la nature qui nous semble désormais bienveillante. Aux antipodes de l'optimisme des Lumières, nous ne décrivons plus systématiquement les avancées de la science comme un progrès, mais comme une chute hors de quelque paradis perdu. Ou, pour mieux dire, nous nous inquiétons de savoir si nous avons été rendus plus libres et plus heureux par la multiplication des performances techniques. En marge (ou à cause) de ce retournement dialectique, le thème de l'apprenti sorcier reprend du service en élargissant son spectre : il n'est plus seulement associé au savant atomiste (il l'est peut-être d'ailleurs de moins en moins), mais aussi au biologiste, désormais apte à manipuler la vie elle-même.

Étienne KLEIN

La science nous menace-t-elle ? (2003)

Première question (réponse en 120-150 mots environ)

En vous inspirant de l'argumentation du texte d'Étienne Klein, expliquez l'ambivalence du concept de progrès.

Seconde question (réponse en 180-200 mots environ)

Selon vous, la science peut-elle contribuer à maîtriser les risques inhérents au progrès ?

Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :

- la qualité et l'authenticité de la langue, et en particulier la précision grammaticale et la richesse lexicale ;
- les qualités d'analyse et de synthèse, pour la réponse à la première question ;
- la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression, pour la réponse à la seconde question.

* *
*

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2005

FILIÈRES MP ET PC

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

VERSION (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.

ALLEMAND

Fremde Heimat

Er fuhr in die Stadt zurück, die er am meisten geliebt hatte. Er fuhr nach Wien.

Er legte sich im Abteil nieder, den Kopf auf seinem zusammengerollten Mantel, und dachte nach. Auf diesem Lager würde er durch Europa rollen, aufschrecken aus Träumen, frieren, wenn er den vertrauten Gebirgen nah kam, sich peinlich erinnern. Er wollte an den Ausgangspunkt zurückkehren, denn er hatte von dem, was man die Welt nennt, genug gesehen.

Er quartierte sich in einem kleinen Hotel in der Inneren Stadt ein, in der Nähe der Post. Nie hatte er in Wien in einem Hotel gewohnt. Er war hier Untermieter gewesen, ohne und mit Badbenützung, ohne und mit Telefonbenützung. Bei Verwandten, bei einer alleinstehenden Krankenschwester, die seinen Tabakgeruch schlecht vertrug, bei einer Generalswitwe, für deren Katzen und Kakteen er, wenn sie zur Kur fuhr, hatte sorgen müssen.

Zwei Tage lang war er so unschlüssig, dass er es nicht wagte, jemand anzurufen. Niemand erwartete ihn; einigen Leuten hatte er zu lange nicht geschrieben, andere wieder hatten auf seine Briefe nie Antwort gegeben. Er fühlte plötzlich, dass seine Rückkehr eine Unmöglichkeit war aus vielen Gründen. Genauso wenig hätte ein Toter wiederkommen dürfen. Es ist niemand erlaubt, fortzusetzen, wo man abgebrochen hat. Da ist niemand, sagte er sich, niemand, der noch auf mich zählt. Er ging essen, in ein Restaurant, in das er sich früher nie hineingewagt hätte, las die Speisekarte geläufiger als anderswo, er meinte gerührt zu sein über jede seltsame, lang vermisste Bezeichnung, aber er war es nicht. Er erkannte die Glocken beim Mittagläuten. In ihm blieb es totenstill. Er traf zufällig Bekannte am Graben¹, traf mehr Bekannte, und, von den bedeutungsvollen Zufällen ermuntert, schloss er sich allen übereifrig und verlegen an.

Ingeborg Bachmann
Das dreißigste Jahr (1961)

¹der Graben = le Graben (rue centrale de Vienne)

ANGLAIS

Portrait

The day she walked the streets of Silk, a chafing wind kept the temperature low and the sun was helpless to move outdoor thermometers more than a few degrees above freezing. Tiles of ice had formed at the shoreline and, inland, the thrown-together houses on Monarch Street whined like puppies. Ice slick gleamed, then disappeared in the early evening shadow, causing the sidewalks she marched along to undermine even an agile tread, let alone one with a faint limp. She should have bent her head and closed her eyes to slits in that weather, but being a stranger, she stared wide-eyed at each house, searching for the address that matched the one in the advertisement : One Monarch Street. Finally she turned into a driveway where Sandler Gibbons stood in his garage door ripping the seam from a sack of Ice-Off. He remembers the crack of her heels on concrete as she approached; the angle of her hip as she stood there, the melon sun behind her, the garage light in her face. He remembers the pleasure of her voice when she asked for directions to the house of women he has known all his life.

“You sure?” he asked when she told him the address.

She took a square of paper from a jacket pocket, held it with ungloved fingers while she checked, then nodded.

Sandler Gibbons scanned her legs and reckoned her knees and thighs were stinging from the cold her tiny skirt exposed them to. Then he marveled at the height of her bootheels, the cut of her short leather jacket. At first he'd thought she wore a hat, something big and fluffy to keep her ears and neck warm. Then he realized that it was hair – blown forward by the wind, distracting him from her face. She looked to him like a sweet child, fine-boned, gently raised but lost.

“Cosey women”, he said. “That’s their place you looking for. It ain’t been number one for a long time now, but you can’t tell them that. Can’t tell them nothing. It 1410 or 1401, probably”.

Now it was her turn to question his certainty.

“I’m telling you”, he said, suddenly irritable – the wind, he thought, tearing his eyes. “Go on up thataway. You can’t miss it’less you try to. Big as a church”.

She thanked him but did not turn around when he hollered at her back, “Or a jailhouse”.

Toni Morrison
Love (Chatto & Windus, 2003)

العودة إلى القاهرة

الزقاق طويل، ممتد، محافظ على أشجاره القديمة رغم انتصاب بعض العمارات مكان الفيلات القديمة. سعدت كثيراً خلال جولاتي على القدمين باستمرار الأشجار في أحياء الدقي والمهندسين والجيزة والزمالك بالرغم من اكتساح الإسمنت لفضاءات تلك الأحياء. العمارات جديدة، وبعض الزيفونات والصفصافات والسنت قائمة تخفف قليلاً من حدة تكدس السيارات على جانبي الأزقة والشوارع ومن ثقل البناءات الشامخة المتعاقبة. وبدالي أن الزقاق ما يزال يحتفظ، نسبياً بمظهره الريفي الذي كان يميزه في الستينات. أخطو على مهل مستقبلاً الأصوات والضوضاء الآتية من الشارع الكبير. بقدر ما أتوغل في الزقاق، بقدر ما أقرب من تلك الهدأة التي غدت مستحيلة في القاهرة الضاحجة الصاخبة. ولاح لي المصباح السهاري يضيء مدخل البيت ذي الطابقين. النوافذ مضاءة فقط في الجزء الأعلى. نثيتُ المطر مستمر وصوت مقرئ يتناهى من بعيد. وفتحت الباب سيدة تقرب من الستين. قلت متلعثماً: لو سمحت عايز أشوف الست زينات. ردت بصوت هادئ: أقول لها مين يا ابني؟

- أنا محمد من المغرب كنت ساكن هنا من عشرين سنة

لم تتغير ملامح الست زينات كثيراً، نفس الوجه المستدير والعينين الوسيعتين والجسد المحتفظ ببقايا السمنة والشال يلف رأسها وهي ترتدي كنزة صوف كُحلية وملاية بيضاء على رجليها. كانت جالسة فوق الكنبه لكن أمارات التعب بادية عليها. بعد كلام قصير، تذكرت جيداً من أكون بين الطلبة المغاربة الثلاثة، فأنا الذي كنت مكلفاً بدفع أجرة الطابق السفلي وكنت أتبادل معها حديثاً ودياً مقتضباً لأنها، وقتئذ، كانت تبدو كثيرة الأشغال توجه الخادمة في تنظيم البيت وتخرج لشراء الأكل وتعد وجبات الطعام وتستقبل الزوار... كانت، بعد رحيل زوجها، هي المدبرة والمشرفة على شؤون بنتيها وابنها. وسرعان ما استعادت معي وضعها الذي كنت أعرفه، لهجة الأمومة والاعتداد بالشخصية: - نورت مصر. ما شاء الله الأستاذ محمد بقى بيه وأستاذ في الجامعة دا شيء عظيم... وزملائك عاملين إيه؟

مثل صيف لن يتكرر محمد برّاده 1999

Riña familiar

Sin que ningún dato externo permitiera deducir que la situación hubiese mejorado, el padre, inesperadamente, anunció un día :

– Vamos a hacer un viaje.

Era domingo. Estaban comiendo, había sopa de pescado. Llovía. La madre había vuelto de misa calada hasta los huesos ; el padre no había ido a la iglesia, como de costumbre. David en el colegio había comulgado, jugado un partido de fútbol en el patio... Y ahora el padre decía :

– Vamos a hacer un viaje.

– ¿Adónde? – inquirió la madre sin dejar de comer.

– ¡Al Sur! – saltó David, y miró al padre a través de la mesa.

El padre se limpió la boca con la servilleta doblada, bebió un poco de vino y dijo :

– No. Al Sur, no. A Madrid.

La madre siguió comiendo, tranquila y seria. Sin levantar los ojos del plato, preguntó :

– ¿Tu hermana otra vez?

– Si – admitió el padre, y añadió – : Me parece que es una buena ocasión para que David conozca Madrid y visite a los únicos primos que tiene.

La madre, sin alterarse, sin levantar la voz, sin dejar de comer, como si al detenerse perdiera el ritmo de una actividad irrecuperable, declaró entre bocado y bocado :

– Podéis ir los dos solos. Yo no iré.

El padre se levantó y dejó la mesa. A pesar de que había natillas de postre. A pesar de que había dicho al sentarse : « Tengo hambre ».

David dudó entre seguirle y apoyarle en su disgusto por el rechazo que la madre hacía patente cada vez que la hermana de Madrid era nombrada ; o bien quedarse con la madre, equilibrando la balanza que el peso y la fuerza y el prestigio del padre desnivelaban a diario. Y, sobre todo, quedarse para terminar el almuerzo del domingo, porque él sí tenía mucha hambre.

Josefina R. Aldecoa

Porque éramos jóvenes (Anagrama, 2000)

ITALIEN

Giovani soldati

Per spirito d'avventura e perché mi ero innamorato di una ragazza di Venezia che veniva quassù a villeggiare, nell'estate del 1938 feci domanda di essere arruolato nei Corpi Reali Equipaggi Marittimi. Non avevo mai visto il mare se non dall'alto delle mie montagne, lontanissimo; il mare che conoscevo era quello dei romanzi di Salgari, di Verne, di Conrad.

Nella caserma dell'Arsenale di Venezia, dopo aver letto la mia provenienza e dato un'occhiata ai documenti, mi guardarono quasi ridendo e uno mi chiese : – Sai nuotare ?

Ero nudo davanti alla commissione, e il mio corpo bianco e di prima peluria li mosse a compassione : – E sciare ? – mi chiese un ufficiale di Marina. – Ritorna a casa, va'.

Due giorni, rimasi all'Arsenale. Come me ce n'erano tanti; molti, molti di più dei posti messi a concorso dalla Regia Marina. Dormivamo su amache, mangiavamo nella gamella e, alla sera, imbranati e quasi smarriti camminavamo a gruppetti tra i turisti che affollavano la Riva degli Schiavoni e Piazza San Marco.

Il secondo giorno fecero l'appello dei non idonei e consegnarono a ognuno il biglietto ferroviario per il ritorno alle proprie case. Ci pagarono anche il soldo per tre giorni.

La commissione aveva avuto grande possibilità di scelta : eravamo tutti giovani con meno di vent'anni, venivamo dalle province venete e lombarde, dalle montagne e dai laghi, dalle campagne e dalle città, dai paesi in riva al mare : un campionario della gioventù di allora, ragazzi dell'Italia fascista cresciuti nelle organizzazioni giovanili. Non sapevo pensarlo, ma quell'affollamento al concorso era pure un sintomo della miseria e del disagio di vivere, e l'arruolamento in Marina una soluzione esistenziale : si risolveva il problema del cibo e dello studio, si imparava un mestiere, si appagava lo spirito d'avventura e si girava il mondo. Per molti era anche una maniera d'emigrare, poiché in altro modo era diventato difficile.

Mario Rigoni Stern
L'ultima partita a carte (2002)

A minhota e o Príncipe

No Carnaval vestiam-me de minhota e ficava três dias sozinha na varanda, a lançar para as árvores do Jardim Constantino serpentinas que baloiçavam nos ramos até a chuva da Páscoa as desbotar. Eu era gorda nesse tempo : quando aos dezasseis anos entrei de aprendiz no senhor Armando, deixei de ser gorda e tornei-me forte. O meu padrinho, que almoçava connosco aos domingos para ouvir na telefonia o relato do Atlético derivado ao aparelho dele passar a vida no prego, e que gostava de se mascarar de mulher com lenço e rouge, explicava, a mostrar os enchumaços do peito, que as senhoras deviam ser espaçosas, embora o médico de família afiance, depois de me pesar, que Noventa quilos, Dona Aurora, aos 51 anos, não a quero ofender, mas talvez seja espaço a mais. E contudo, quando eu era nova, os homens preferiam que a gente não fosse uns esqueletos quaisquer, e acho que foi por eu ser forte que o Sandokan se apaixonou por mim.

Claro que não se chamava Sandokan : chamava-se Feliciano, e na época em que me vestiam de minhota vestiam-no a ele de príncipe malaio, de turbante com esmeralda de vidro e bigodes de rolha, e trotava-me debaixo da varanda, com os pais, para o Carnaval do Éden, onde no fim dos palhaços desprendiam dúzias de balões do tecto e piratas de perna de pau enfiavam papelinhos desalmados no pescoço das fadas de cabelo loiro de estopa e varinha de condão de tabopã², sufocadas de lágrimas de humilhação.

Na altura da minhota não me ligava nenhuma, não há memória de um Sandokan se interessar por arrecadas de lata : apaixonou-se estava eu de costureira de calças no senhor Armando, e uma tarde recebi de presente o calendário, com a fotografia de um cãozinho parecido com o da minha prima Alcina, da Auto Mecânica Manuel José Palhas Bexiga (Chapa & Pintura) e um bilhete num envelope cor-de-rosa a dizer Espero por si na capelista do Marreco, que era na Pascoal de Melo, diante da cervejaria onde é agora o relojoeiro.

António Lobo Antunes
Livro de Crónicas
(Publicações Dom Quixote, 1999)

²aggloméré

Композитор Рахманинов

...Ко мне пришла идея фильма о Сергее Васильевиче Рахманинове. Стал собирать о нём материалы.[...]

Предки Рахманинова были из татар, об этом говорит сама его фамилия. В его музыке всегда были сильны восточные мотивы. Родился он в семье разорившегося¹ дворянина, жил скудно, зарабатывал уроками. Конец обучения в консерватории особыми успехами ознаменован не был. И слава, и состояние были заработаны упорным трудом: он построил дом, имел автомобиль, но после революции всё национализировали. Уехал за границу, всё начал с нуля, мытарствовал². Поселился в Швейцарии. Опять построил дом, посадил сирень³, перевёз свои любимые самовары и лавки, вызвал из России свою служанку... Но вскоре началась война. Ужасы фашизма потрясли его. Он бросил всё и бежал в Америку. Он беспрестанно хотел защитить себя своим домом, своим миром, но этому не суждено было⁴ свершиться: его настигла⁵ болезнь.

Сирень, которую так любил Рахманинов, которой посвящал свои романсы, которую увёз с собой из России и пытался посадить и в Калифорнии, там не цвела. Не тот климат. И сам он на американской земле не мог писать музыку, стал исполнителем...

Рахманинов – трагическая фигура. Горько читать его признания: «Я не пишу больше музыку, потому что у меня порвалась духовная связь с родиной... У меня есть слава, успех по всему миру, а Родины нет». Свою трагедию скрывал от других – человек он был закрытый...

D'après Andreï Kontchalovsky,
Une tromperie qui vous élève, 1999

¹ разориться (pf) = *se ruiner*

² мытарствовать (ipf) = *endurer toutes sortes d'épreuves*

³ сирень = *lilas*

⁴ этому не суждено было... = *le sort n'a pas voulu que cela...*

⁵ настичь (pf) = *surprendre, s'en prendre soudainement à quelqu'un*